



ET SI LE PAYSAGE POUVAIT PARLER ?

UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'AMÉNAGEMENT DE SAINT-BRIEUC ARMOR AGGLOMÉRATION

Mai 2022

ANIMATION | Conférence



Saint-Brieuc Armor Agglomération s'est engagée en 2019 dans l'élaboration d'un Plan de Paysage, démarche qui vise à appréhender de façon globale et prospective l'évolution du territoire, et à nourrir les politiques d'aménagement qui y seront conduites. Au terme de cet itinéraire, rythmé par les analyses du paysagiste-conseil Michel Colin et les échanges avec les élus, les services des Collectivités, de l'État, et les habitants, Saint-Brieuc Armor Agglomération a souhaité mettre en récit l'évolution de ses paysages. Pour poursuivre et élargir la discussion. Tel était l'objet de la conférence de Laurent Le Corvoisier (Adeupa), tenue le 28 septembre 2021 avec les habitants du territoire, et le 25 janvier 2022 avec les services de la collectivité et de l'État, dont cette publication retrace le propos.

Introduction

Avant de commencer notre visite, prenons quelques instants pour imaginer à quoi pouvait ressembler le territoire il y a quelques millions d'années. Le massif armoricain était dix fois plus élevé, ses flancs escarpés et le froid vif n'autorisaient guère la faune et la flore que nous connaissons aujourd'hui. La baie de Saint-Brieuc n'en n'était pas une. Plutôt une vaste steppe sur laquelle les vents du nord ont déposé au fil du temps des couches fertiles de limons...

Ce rapide retour en arrière montre combien les paysages changent, sous l'effet de forces qui nous dépassent :

- Du climat : avec ses vents, ses pluies, les températures, leur amplitude et leurs variations saisonnières.
- Du mouvement des reliefs, de la nature et de l'épaisseur des sols...

Mais aussi, sur une plus courte période, par l'être humain, qui a construit ou façonné l'essentiel de ce que nous voyons aujourd'hui.

Cette construction de nos paysages contemporains s'est faite progressivement. Un paysage, c'est une accumulation de couches historiques, qui s'ajoutent, se remplacent, ou le plus souvent qui cohabitent. Et qui, s'ils pouvaient parler, auraient bien des choses à nous raconter. Sur ce que nous avons été. Sur ce que nous sommes.





1

Un paysage pluriel

Avant d'examiner ce que nos paysages ont de commun, commençons par survoler ce qu'ils ont de singulier, d'un bout à l'autre du territoire.

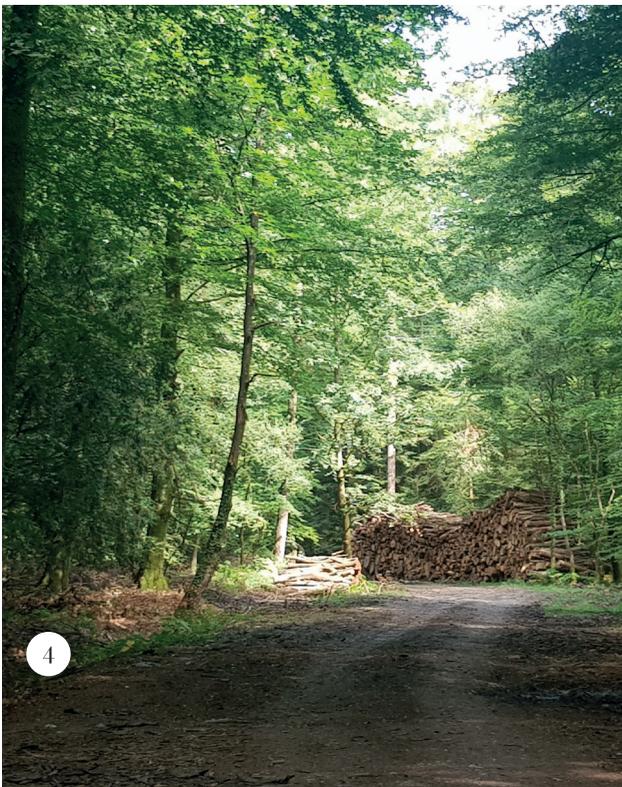


La forêt de Lorge

Ce petit tour d'horizon, commençons-le par la forêt de Lorge, car ce massif de 2 300 hectares constitue l'une des portes d'entrée les plus marquantes du territoire. Et parce que ce paysage de forêt a longtemps dominé la Bretagne [2].

Il doit son existence à l'acidité des sols, qui ne se prêtent pas aux activités agricoles. Alors c'est le bois qui a fait vivre les femmes et les hommes. Des générations de bûcherons, de charbonniers, de charpentiers, de boisseliers et de sabotiers. Tout le monde avait sa paire de *botocouettes* autrefois ! Ils étaient installés dans la forêt, ou dans le petit bourg de L'Hermitage-Lorge.

Désertée par ces vieux métiers, la forêt forme désormais un vaste espace de quiétude pour les cerfs – seigneurs des lieux –, chevreuils, sangliers, chauves-souris... [3] Des « réservoirs écologiques » dit-on aujourd'hui, qu'il est fondamental de préserver. De préserver et d'entretenir. Car il faut sans cesse remplacer les arbres vieillissants par de plus jeunes. Les premiers répondent aux besoins croissants en bois d'œuvre, tandis que les nouveaux stockent le carbone en grandissant [4].



4



7



5



6

Le bassin de Plœuc-L'Hermitage

À l'est de la forêt, s'étend un vaste bassin, où l'agriculture règne en maître. Ici la terre est propice [5]. Le Lié, qui traverse les lieux, et ses petits affluents, apportent de légers reliefs qui perturbent peu les activités. Et les femmes et les hommes ont su très tôt en tirer parti [6].



Au cœur du bassin, le bourg de Plœuc-sur-Lié est depuis longtemps le lieu des marchés, où les producteurs venaient échanger le fruit de leur travail [7]. Sa forme en étoile et sa grande place centrale [8] racontent cette histoire et ce rôle.





Les cimes de Lanfains

À l'ouest de la forêt de Lorge, on grimpe vers une longue crête érodée par le temps, vestige discret du vieux massif armoricain, qui atteignait 4 000 mètres d'altitude il y a quelques millions d'années. Autant que les Alpes, à une époque où celles-ci n'étaient pas nées. Sur ces hauteurs naissent plusieurs cours d'eau. On les entend sans toujours les voir. Les uns partent vers la Manche, les autres vers l'Atlantique [9].

Arrêtons-nous sur le versant sud des cimes, qui a beaucoup de choses à raconter :

- De ce flanc de colline, les hommes ont extrait du calcaire pendant 150 ans. C'est ce que nous rappelle le four à chaux de Cartravers (La Harmoye), qui transformait le minerai pour fabriquer des amendements agricoles, de la chaux pour le bâtiment, et de la castine pour l'industrie [10]. Cette activité a employé une large main-d'œuvre du XIX^e siècle à 1978. Parmi elle, Antoine Le Bihannic et Bernard Gallais, invités à inaugurer une pierre commémorative en septembre 2019. Le paysage porte la mémoire des hommes et des femmes. Des vies entières incarnées dans quelques vieilles pierres. L'entreprise a longtemps freiné l'exode rural, sans toutefois parvenir à l'enrayer : Le Bodéo fait partie des 20 communes bretonnes qui ont perdu le plus d'habitants en valeur relative entre 1850 et 1999, et Plœuc-sur-Lié est parmi les 6 qui en ont perdu le plus en valeur absolue.
- Un peu plus loin, sur les cimes de Kerchouan, c'est la nature qui règne. Et particulièrement, sur ces hauteurs éventées, les petits bois, tourbières et massifs de landes [11]. Autrefois, les bruyères, ajoncs, genêts, fougères et graminées étaient pâturés et taillés. Ils servaient d'aliments pour le cheptel ou de matériaux de chauffage. Pour les voyageurs du XIX^e siècle, les landes étaient une image d'Épinal de la Bretagne. Les fermes entretenaient alors tout l'espace, car tout l'espace leur servait [12]. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, et pour protéger les dernières landes, et la biodiversité qui y réside, c'est la collectivité qui a dû prendre le relai.



10



11



12



Le versant nord, lui, offre des panoramas d'une largeur et d'une profondeur rares [13]. Ici l'œil ne s'ennuie jamais. Il suit les vallonnements multiples, le bocage, les bois... Il s'arrête, parfois un peu brutalement, sur les édifices imposants : l'usine d'abattage et de découpe de poulets de Lanfains [14], les nombreux bâtiments d'élevages [15], plus ou moins bien intégrés dans les paysages. Les hauteurs ont longtemps contraint l'agriculture, avec leur climat rude et leurs sols peu féconds, et lorsque la région engagea sa « révolution agricole » dans les années 60, le monde paysan l'a perçu comme l'occasion de sortir de conditions de vie difficiles.

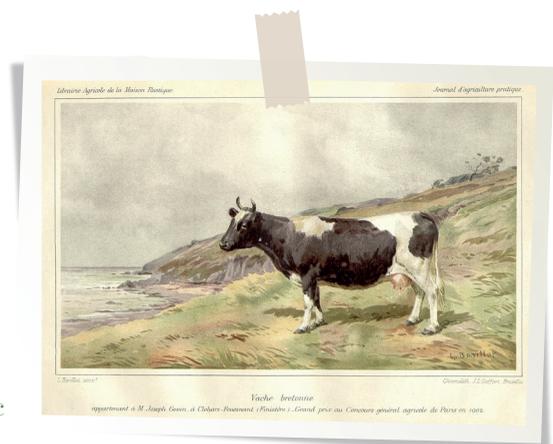




16a



16b



16c

Mais revenons sur le plancher des vaches. Des vaches qui elles aussi font paysage, par leur présence intemporelle, – elles paraissent posées là comme des sphinx éternels –, et par leur diversité [16]. Un paysage qui change, car les races qui agrémentent nos champs aujourd'hui ne sont plus celles d'autrefois. Au début du XX^e siècle, ce sont les pie noir, les pie rouge, les Froment qui dominaient. Comme le rappellent ces vieilles images, tirées d'un journal agricole de 1917 [16a, b et c]. Celle de Pierre Cadudal, de Saint-Brandan, que vous voyez au milieu, a les honneurs du Concours agricole de Paris, en 1909.



17

Nos augustes herbivores cherchent l'ombre des haies, ou leur protection lorsqu'il pleut trop violemment. Ils savent ce qu'ils doivent au bocage, que les paysans ont construit et densifié entre le XIV^e et le XIX^e siècles. [17] Aujourd'hui, on ne s'en passerait plus :

- il héberge une faune comme les oiseaux qui neutralise les espèces nuisibles aux cultures ;
- il freine les ruissellements d'eau et, ce faisant, régule les inondations et limite le lessivage des sols ;
- il absorbe une partie des intrants agricoles, les dérivant de nos fragiles milieux aquatiques ;

- et franchement, quel plaisir pour les yeux ! Le bocage est l'un des éléments les plus marquants de nos paysages.

Pour toutes ces raisons, les collectivités conduisent avec la profession agricole des actions pour le préserver, le reconstituer là où il a été malmené, ou le régénérer [18].





19



20

Du massif de Quintin aux collines de Plaine-Haute

Du pied de ces cimes et jusqu'à Trémuson, c'est un archipel de bosses et de petites collines qui va désormais accompagner notre voyage [19]. Et structurer le paysage. Seuls quelques cours d'eau ont réussi à vallonner ces sols granitiques.

Depuis les points hauts, les paysages s'exposent en grand [20] :

- Le bocage, dense près des sommets, et reliés à de petits bois, se relâche à mesure que l'on descend les collines, et laisse apparaître une multitude de parcelles bariolées : tantôt cultivées, tantôt pâturées.
- Sur les fermes traditionnelles se sont greffées ces bâtiments « modernes », dont nous avons déjà parlé.
- Ce patchwork coloré a moins d'un siècle d'âge. Car sur ces terres pauvres pour le légume, c'est la culture du lin qui a longtemps dominé [21]. Et qui a fait la prospérité des lieux : après avoir préparé la plante, [21a et b] celle-ci était rouie, blanchie dans les blandieries, tissée sur place, et exportée via le Gouët. On mesure cette richesse du pays à la qualité des logis anciens qui parsèment l'espace : fermes, manoirs. Nous y reviendrons.



21a



21



21b



Les bourgs, eux, se sont assis sur les hauteurs [22] :

- en sommets de collines comme les bourgs du Fœuil [22a], du Vieux-Bourg, de Saint-Brandan et de Saint-Carreuc ;
- à peine plus bas, comme celui de Saint-Gildas ;

- ou en rebords de vallons comme Saint-Bihy [23], Le Leslay, Plaine-Haute [23a], Saint-Donan, La Méaugon – qui paraît glisser le long de son coteau ! –, et Trémuson.

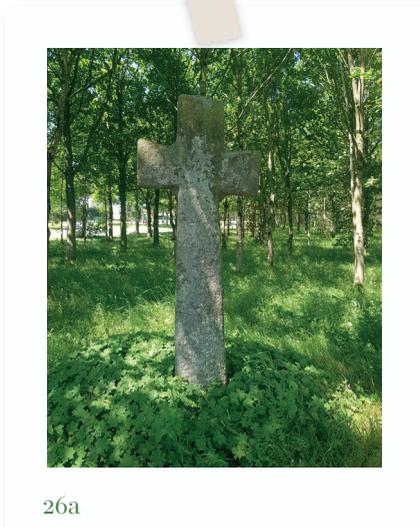


À Trémuson, un écart singulier a, un temps, concurrencé le bourg. Ces petites maisons aux airs de coronas ont accueilli les familles des ouvriers des anciennes mines de plomb argentifère [24]. Au plus fort de l'activité, entre 1920 et 1931, les mines ont occupé jusqu'à 814 ouvriers, venus de toute l'Europe [25]. La petite commune passa en seulement huit ans de 700 à 1 700 âmes. Une fonderie, une laverie et une usine furent construites à flanc de coteaux. Il reste quelques-unes des 130 maisons, sauvées de peu en 1965, lorsqu'un promoteur immobilier voulut les détruire. Leurs locataires ont bataillé pour les conserver. Et c'est avec la même passion du lieu que des bénévoles ont créé un chemin de randonnée qui arpente le vieux site industriel et offre quelques vues très appréciées, comme celle sur le Pont des Isles.



6. MINES DE PLOMB DE TRÉMUSON — Vue Générale





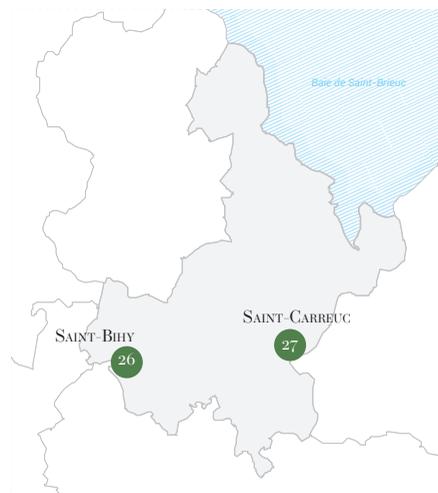
Cette position altièr des bourgs offre des vues élargies sur le paysage. Mais dans l'autre sens, elle rend particulièrement visibles les extensions urbaines qui leur sont ajoutées. Certains lotissements ont été judicieusement aménagés aux endroits les moins marquants, comme le Hameau du Bois à Saint-Bihy, ce qui préserve la silhouette traditionnelle du bourg, tout en offrant à ses habitants un environnement boisé [26] et la proximité insolite d'une des plus anciennes croix chrétiennes de Bretagne [26a]. D'autres, qu'il ne s'agit pas de dénoncer ici, ont choisi de s'étendre sur leurs coteaux, tout en laissant se faire des maisons ou des bâtiments d'activités aux architectures dépareillées. Ce que l'on construit aujourd'hui va marquer pour des décennies le paysage. Et il n'y a rarement qu'une seule manière



27a

de réaliser un projet. Alors il faut choisir la plus belle ! Prendre le temps de la conception, du partage, être à la hauteur de ce qui a été fait avant, et de ce que l'on veut transmettre nous-mêmes.

Ces bosses, vallées, bois... offrent des paysages riches que la commune de Saint-Carreuc a particulièrement bien mis en valeur, en aménageant une boucle de chemins autour de son bourg [27] [27a]. Il a valeur d'exemple.





Au cœur de cet espace de petites collines, il y a une ville qui mérite bien une courte escale : Quintin [28]. Une pépite ! La ville est mariée avec le Gouët. Enfin une qui ne lui tourne pas le dos ! Quintin offre un paysage typiquement urbain : bâti resserré, maisons mitoyennes, alignées sur rues [29], petites ruelles étroites [30]... Établie à flanc de coteau, la cité affiche sa puissance, avec son château [31], et sa richesse d'antan : ses maisons à pans de bois [32] et ses hôtels particuliers, ses bâtiments administratifs cossus [33]...



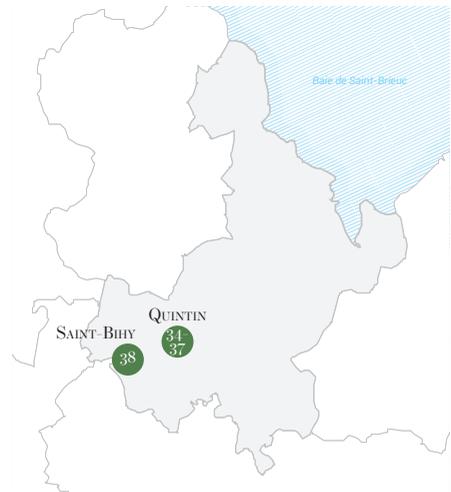


Les activités linières ont fait la fortune de la ville. Quintin a aussi une riche histoire culturelle : cité monastique et séminariste [34]. Que l'on retrouve dans le couvent des Ursulines, la basilique Notre-Dame-de-Délivrance [35], l'imposant Centre Jean XXIII [36]... Et en traversant le jardin des Carmes, à l'ambiance légère et apaisante [37]. Son arborétum, [37a] sa pêcherie [37b], son exèdre vieille de plus de quatre siècles, où l'eau s'écoule paisiblement. C'est à une courte retraite monastique qu'invite ce parc de quatre hectares, qui nous rappelle l'importance des espaces publics.



Repartons un instant à la campagne. Les hauteurs du massif de Quintin accueillent aussi de nouvelles venues dans les paysages. Les éoliennes incarnent l'effort consenti mais inabouti pour développer la part des énergies renouvelables [38]. Dans une région qui ne produit encore que 10 % de l'énergie qu'elle consomme. Mais elles montrent aussi que ce qui paraît beau aux uns peut paraître laid aux autres. Le paysage n'est pas une heureuse unanimité.







39



Le plateau de Plédran

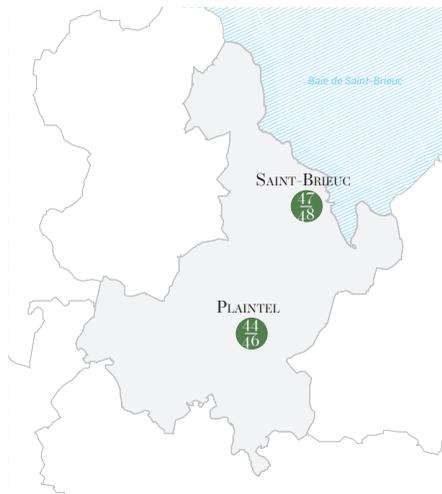
Au sortir de ces paysages bosselés, nous arrivons sur un vaste plateau, dessiné par les vallées de l'Urne, de Pommier Agan et du Moulin de l'Hôpital [39].

Un paysage nouveau par rapport à ceux que nous avons vus depuis notre départ :

- Il est dépourvu de vallonnements, annonçant les grands plateaux de la moitié nord.
- Il présente de nombreux petits ensembles bâtis dispersés, sans lien apparent avec l'activité agricole.
- À l'approche du bourg, qui ne comptait encore qu'une vingtaine de maisons en 1960, de vastes lotissements ont pris place. Remplaçant les vergers d'autrefois. Aménagés sur des plateaux, comme d'ailleurs dans la plupart des communes de la moitié nord, ils sont particulièrement marquants dans le paysage [40].

Le bourg de Plédran trône en plein cœur du plateau, et s'est étendu jusqu'au bois éponyme qui en forme aujourd'hui la lisière [41]. Le bois s'étend sur 130 hectares [42] et constitue depuis 1988 un lieu de promenades en famille, de sports et de découverte de la nature [43].





La conurbation brioquine

À l'approche de la couronne de Saint-Brieuc, l'urbanisation s'accélère [44]. Constructions éparées, lotissements et espaces d'activités se sont peu à peu rejoints et forment aujourd'hui une grande conurbation, qui commence au nord de Plaintel, longe les RD 700 et 790, puis enveloppe les bourgs de Saint-Julien, Ploufragan, Langueux, Trégueux, Yffiniac, Plérin et la ville de Saint Brieuc. Elle traduit l'expansion démographique et économique du cœur d'agglomération. Enjambons ces espaces provisoirement – nous y reviendrons plus tard – pour nous rendre au cœur de ces communes.

Elles ont en commun de présenter un bourg modeste jusqu'aux années 50. Si vous regardez le cadastre ancien et les vieilles cartes postales, vous ne compterez guère qu'une quarantaine de maisons à Yffiniac, une trentaine à Plaintel, Plérin, Langueux, une vingtaine à Saint Julien, Ploufragan et Trégueux [45] [45a]. Et ces noyaux anciens sont encore aujourd'hui l'âme de ces bourgs [46].

| ET SI LE PAYSAGE POUVAIT PARLER ?



- Ses fonctions marchandes, de détail et de gros, qui prennent dès le XV^e siècle la forme de grandes foires [49], de marchés de détail – tiens, ce sont nos *botocouettes* de la forêt de Lorge [50] ! – , de grands marchés hebdomadaires, des boutiques de la rue Saint-Guillaume et qui fut longtemps « la » zone commerciale du territoire, l'endroit où l'on trouvait vêtements, art de la table, produits d'épicerie fine... [51], et son *Grand bazar parisien*, dont la façade fait encore mention des produits vendus autrefois [52].

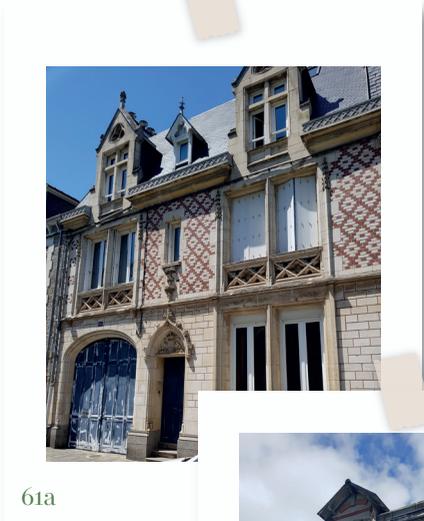


- Ses fonctions administratives, inscrites dans la pierre de l'Hôtel des Postes [53], de la Banque de France, de la Caisse d'épargne, de la Préfecture, de l'Hôtel du Département...
- Ses fonctions culturelles avec le théâtre, dont la physionomie a bien changé avec le temps [54].
- Ses fonctions logistiques, enfin, avec le port du Légué, poumon économique de la cité [55], et ses gares, qui desservent et qui drainent [56].





La ville se reconnaît aussi à des paysages plus quotidiens et spécifiquement urbains. Aux maisons à pans de bois des rues Fardel [57] et Quinquaine [58]. Les plus vieilles de la ville. Aux grandes maisons bourgeoises du quartier Saint-Michel, qui a conservé l'aspect revêtu à sa fondation, au XIX^e siècle [59]. À celles du boulevard Clémenceau, aujourd'hui enserrées par des immeubles contemporains aux volumes imposants [60].



Parfois, le recours à des architectes de renom apporte des créations plus originales, et font des rues de Saint-Brieuc une passionnante galerie de styles : la maison dessinée par Viollet-le-Duc, l'une des seules du célèbre architecte-restaurateur de Notre-Dame de Paris (néo-gothique) [61], la maison de Carmejeanne (style Louis XII) [61a], les maisons de Ramonatxo et de Jean Fauny (Art déco) [61b], la maison du 5 rue de Robien (Modern style) [61c], la Villa Rohannec'h (style italien) [61d], etc. Toutes ces maisons rares font le plaisir des piétons mais révèlent un problème bien local : ce que Saint-Brieuc a de plus beau est rarement sur les grands axes de passage. Et donc rarement reconnu à sa juste valeur.



L'enchevêtrement de tous ces édifices dessine des paysages bâtis complexes [62], que vient rythmer l'entrelacs des boulevards bordés de grands arbres – quand ils ne sont pas arasés ! – [63], des rues plus modestes, des petits passages confidentiels [64], des squares et des grandes places [65].





| ET SI LE PAYSAGE POUVAIT PARLER ?





Au creux de la baie de Saint-Brieuc

Saint-Brieuc donne son nom à une baie, pas tout à fait comme les autres. La cinquième du monde par l'amplitude de ses marées qui, au plus bas, découvrent près de 3 000 hectares d'estran [66] ! Le soleil et l'eau qui reste imbiber le sable quand la mer se retire lui donnent des couleurs qui paraissent chaque fois différentes. La baie est la plus grande réserve naturelle de Bretagne, classée réserve naturelle nationale depuis 1998. Car c'est un milieu fragile, dans lequel il est nécessaire de maîtriser les différentes pressions anthropiques [67]. Elle est l'aboutissement de plusieurs des vallées qui traversent le territoire. Un patrimoine commun. Une responsabilité commune aussi : les marées vertes rappellent combien nous malmenons l'eau en amont.





Ce vaste ensemble sablo-vaseux prend naissance dans le fond de l'anse d'Yffiniac et de l'estuaire du Gouessant. Les prés-salés couvrent une superficie de 125 hectares et abritent l'un des derniers herbus primaires de France encore peu modifié [68].

Pendant des siècles, ces prés-salés ont été exploités. Une activité économique très importante, qui connaît son apogée au milieu du XIX^e, avant de décliner lentement, concurrencée par le sel raffiné. On récoltait le sablon, extrayait l'eau salée, que l'on chauffait jusqu'à obtenir, après évaporation, des pains de sel. Cette opération était réalisée dans de petits bâtiments, les salines. Ne les cherchez pas ! Elles ont toutes disparu, rongées par le sel. Cette

économie si marquante pendant des siècles s'est ainsi totalement effacée du paysage. Les sauniers de la baie vont se consacrer ensuite au maraîchage, qu'ils pratiquaient déjà de façon saisonnière, et qui devient alors la première activité économique locale. Elle marque beaucoup le paysage de l'est de la baie, car pour développer leur activité ils ont aménagé un important polder en 1863 [69].



La baie s'ouvre sur deux côtes où s'alternent pointes saillantes et criques basses [70]. C'est leur principal point commun : la frange est – le plateau d'Hillion –, ici au premier plan, est restée agricole et naturelle, tandis que la frange ouest – le plateau du Goëlo –, au second plan, a été profondément transformée par l'urbanisation.



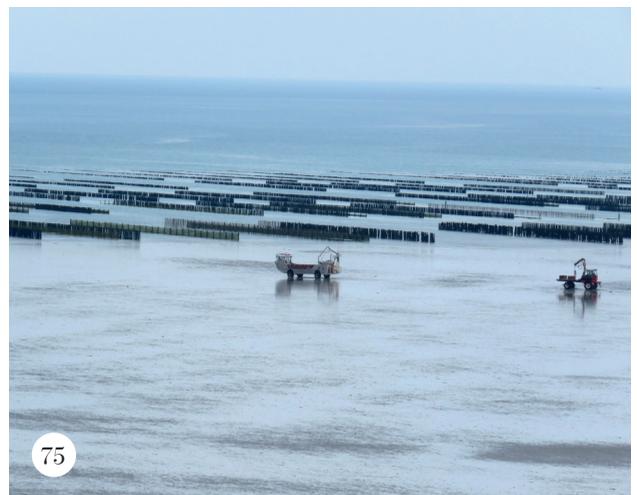
| ET SI LE PAYSAGE POUVAIT PARLER ?



Le plateau d'Hillion

Hillion est une entité paysagère à elle-seule. Elle pénètre et surplombe la baie, offrant des panoramas souvent grandioses [71]. Les plateaux cultivés [72] alternent avec de petites criques restées assez sauvages : on plonge vers la Grandville [73], vers Bon Abri, où l'on trouve de vastes dunes et un terrain de jeu géant qu'arpentent les chevaux [74].

Bon Abri accueille aussi, depuis 1964, de vastes parcs mytilicoles [75]. Les naissains sont enroulés autour de pieux de chêne – les bouchots –, et grandissent pendant 15 à 18 mois dans cet endroit privilégié. Que Guillaume, l'un des six exploitants d'Hillion, a pris l'habitude d'ouvrir aux visiteurs.



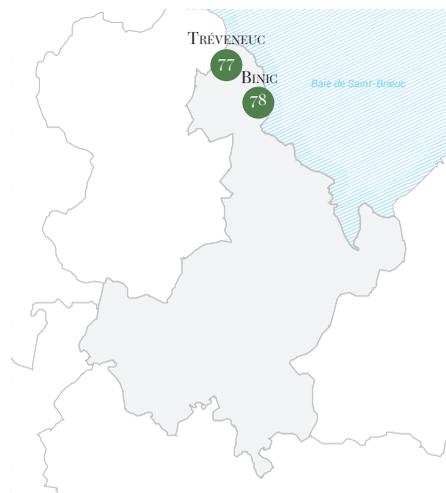




Le plateau du Goëlo

Changeons de côté ! On arrive là sur un plateau à deux visages : agricole à l'intérieur, très urbanisé sur sa côte [76].

Entre les pointes saillantes de Pordic, de Trouquetet, du Vau Burel, du Sémaphore ou du Bec de Vir [77], s'épanouissent de petits ports, aujourd'hui dominés par la plaisance [78].





79



80

496. — Portrieux (C.-du-N.). — Grande-Rue. — Marché aux Poissons.
J.-B. Barat, édit.-phot., Saint-Quay. — Cliché d'appareil Mackenstien.



81

Bretagne — 1141 BINIC — Le Port
Aut.: St-Brieuc
Caut.: Stallog

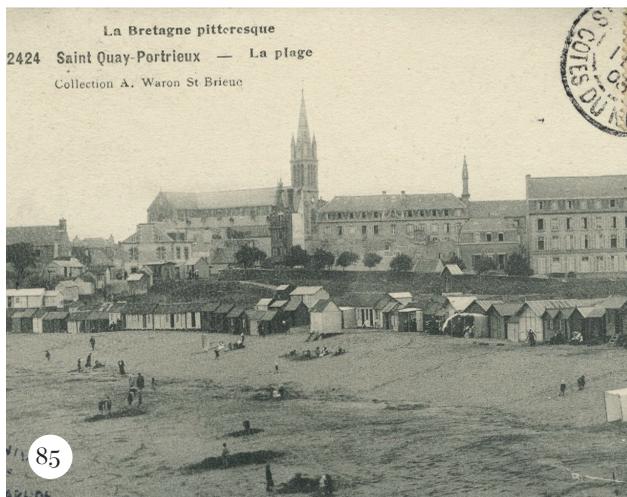
Mais cette vocation est récente, comme nous le rappelle ce tableau d'Eugène Boudin, réalisé en 1873 [79]. Car ce sont le cabotage et la pêche qui sont à l'origine de ses ports, et qui ont nourri pendant des siècles les familles de la côte [80] et de jeunes paysans de Plourhan, Lantic, Pordic, auxquels ces activités apportaient le complément de revenus nécessaire. Binic et Portrieux ont armé des navires à voiles dès le XVI^e siècle pour la pêche à la morue dans les eaux de Terre-Neuve, puis du côté de l'Islande [81].





C'est pour eux qu'ont été aménagés durant la seconde moitié du XIX^e siècle les bassins, quais et jetées que nous connaissons aujourd'hui. Au contraire des petits ports de Tréveneuc et du Havre à Pordic, qui sont restés des ports à échouage. Il reste de cette aventure d'imposantes maisons d'armateurs [82], placées de manière à voir les bateaux rentrer au port, et les modestes maisons de pêcheurs qui, elles, tournaient le dos à la mer pour se protéger des vents [83]. Aujourd'hui, le nouveau port de Saint-Quay est le seul à rivaliser avec les grands ports du sud de la Bretagne [84].





86a



Mais ce qui a le plus transformé le paysage de ce côté de la baie, c'est l'engouement soudain pour les bains de mer et la villégiature, qui amène à créer, aux XIX^e et XX^e siècles, de véritables « stations balnéaires ». Saint-Quay-Portrieux est la première d'entre elles, et compte parmi les toutes premières de Bretagne [85]. L'histoire veut que deux premières visiteuses, attirées par les bains de mer, aient séjourné à l'été 1841 dans le pensionnat des Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie, l'actuel collège Stella Maris. Avant de faire des émules. Bientôt apparaissent tous les attributs de la station balnéaire [86] : de petits hôtels de voyageurs, puis des établissements plus importants, le casino, la thalasso, le cinéma Arletty, le quai-promenoir, le palais des congrès, le mini-golf [86a], etc. Même l'estran est investi par de petites cabines de bain. Plus tard, ce sont des villas privées qui sont construites, aux architectures bigarrées : néonormandes [87], Art déco (frères Corlouer) [87a], et même parfois orientales, comme la villa Ker Moor [87b].





87

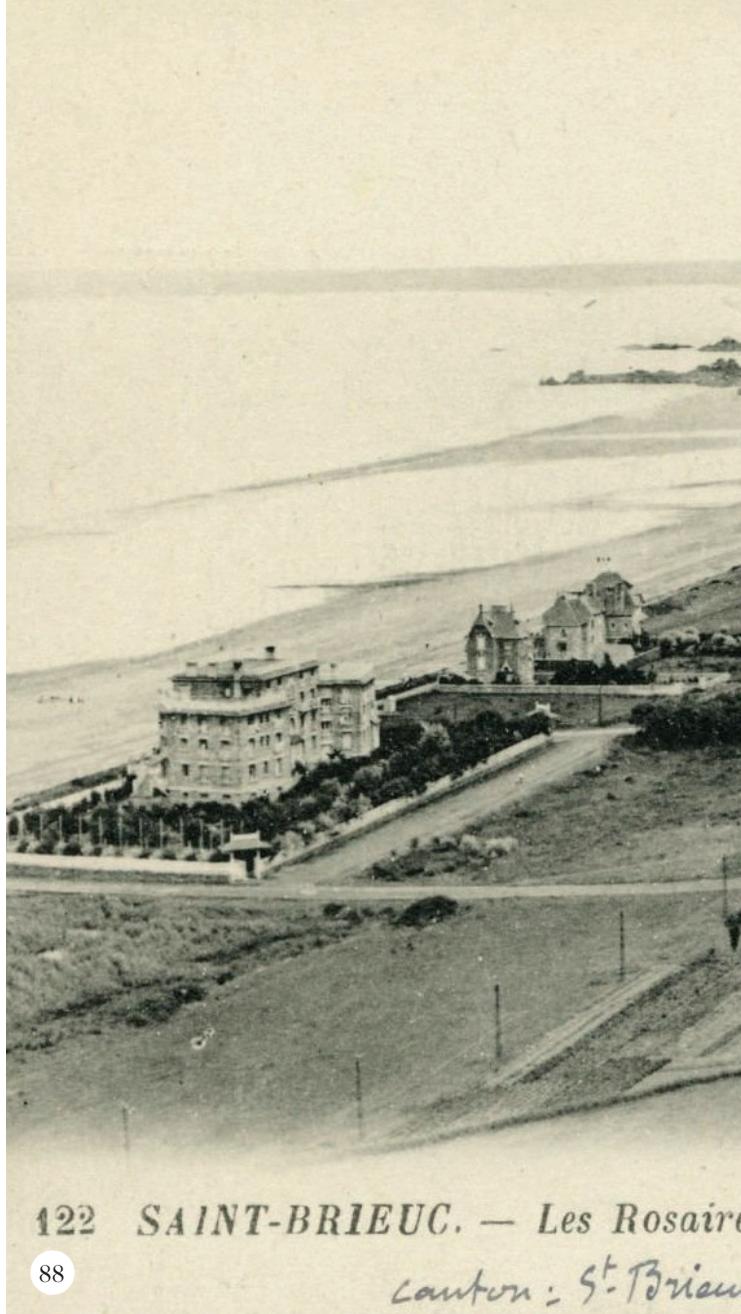


87a

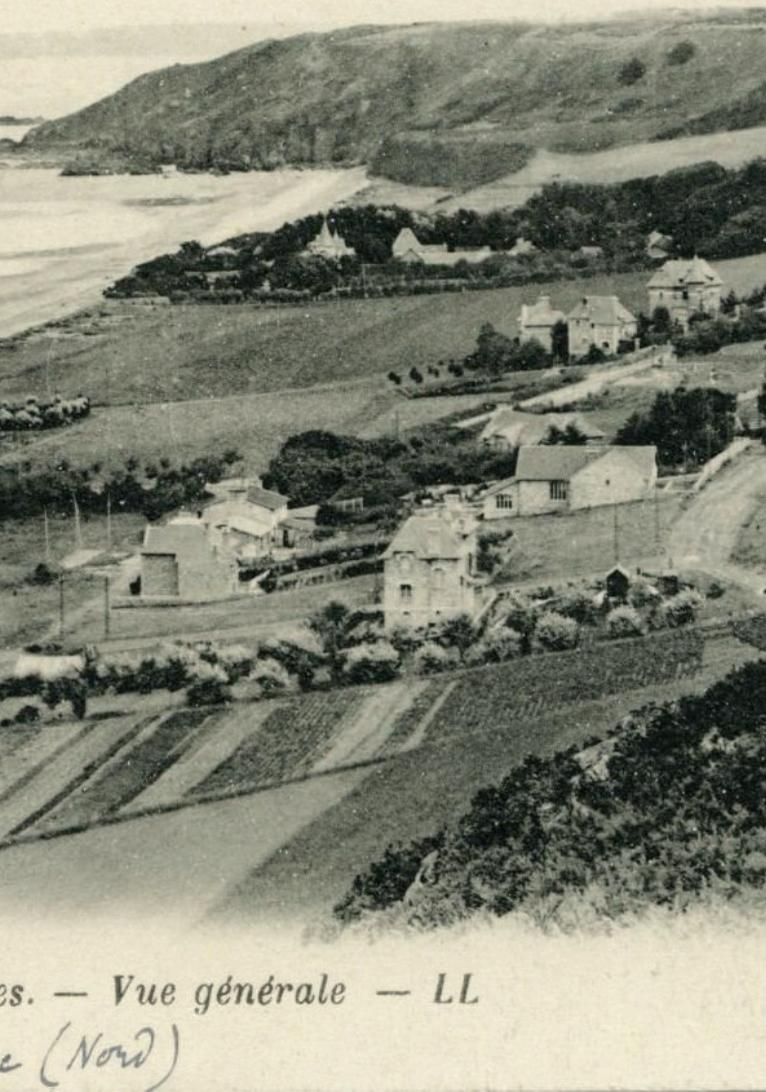


87b

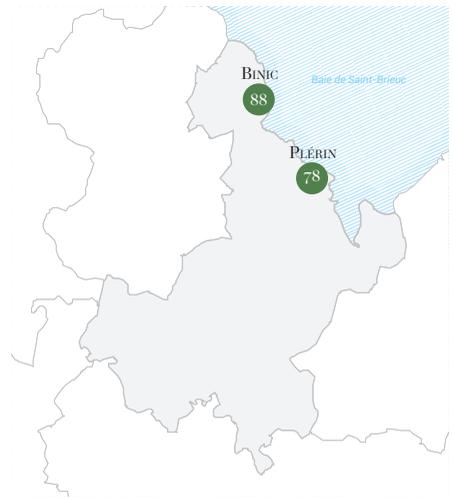
Observateur attentif de cette évolution, Anatole Le Braz constate avec une pointe de résignation : « on aimerait seulement, par intervalles, une discrétion plus en harmonie avec le cadre ». Dans le sillage de Saint-Quay, de nouvelles stations se développent, à l'initiative de personnalités locales ou d'investisseurs parisiens. Elles sont moins complètes et font la part belle aux hôtels et résidences particulières : aux Rosaires à Plérin – que vous voyez ici vers 1917 – [88], et autour de la rue Legris à Étables, qui porte le nom de son commanditaire [89]. Les nouveaux propriétaires plantent des pins maritimes, qui « font vacances » mais qui peu à peu ferment les vues sur mer et colonisent les vallées. Le développement du réseau ferré national, que prolonge sur la côte le Petit train des Côtes-du-Nord, amplifie le mouvement. Au total, voilà des centaines de constructions, postées au plus près de la mer, là-même où aucun ancien n'aurait osé construire : ils connaissaient trop la précarité des lieux, la mobilité des dunes, qui n'est pas née avec le changement climatique... Demain, il faudra sans doute relocaliser des biens, menacés par l'érosion du trait de côte.



ET SI LE PAYSAGE POUVAIT PARLER ? I



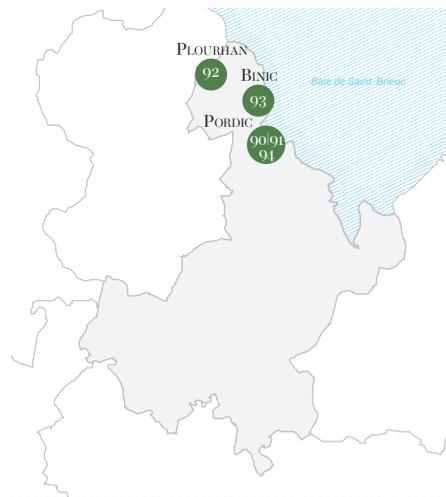
es. — Vue générale — LL
e (Nord)



| ET SI LE PAYSAGE POUVAIT PARLER ?



Côté terre, le Goëlo offre un tout autre paysage. Un plateau agricole aux sols épais et limoneux, où la culture de légumes et de céréales s'est naturellement imposée [90], avec les paysages correspondants : très ouverts, où les arbres ont été effacés pour ne pas entraver les grands engins agricoles et les rendements espérés. Le bocage préservé le long de quelques routes [91] et autour de petites prairies offre quelques intermèdes arborés, mais le grand champ retrouve vite toute sa place [92]. Et laisse percer le clocher des bourgs, et apparaître les vestiges de la vie rurale d'antan : moulins à vent [92a], typiques du secteur où le faible débit des rivières ne permettait pas de se contenter des moulins à eau, lavoirs-abreuvoirs [92b], fournils de villages [92c]... Mais cette identité rurale se lit plus difficilement là où jaillissent des constructions diffuses, des petits ensembles de maisons contemporaines au milieu des champs [93], ou les grands lotissements de périphérie des bourgs qui paraissent tourner le dos à la campagne [94].





A large, leafy tree dominates the center of the image. In the foreground, there is a grassy field with a large, mossy rock. In the background, a wind turbine is visible against a clear blue sky.

2

Un paysage partagé

Cette diversité paysagère est une chance que tous les territoires n'ont pas. Mais il y a aussi entre les communes des points communs, fondamentaux, qui tiennent à l'omniprésence de l'eau.



95

L'omniprésence de l'eau

L'eau est présente partout dans le territoire : sources, rivières, petits ruisseaux [95], et leurs abords humides reconnaissables aux massifs de joncs, de laïches [96], aux petites fleurs aux couleurs vives [96a] : iris jaune, cirse des marais, osmonde royale... Les zones humides sont aussi présentes sur les pentes et plateaux, lorsque le sous-sol, imperméable, empêche l'infiltration. Se forment alors des mares, ceintures d'étangs et tourbières, qui sont autant de motifs paysagers [97]. Et de précieux refuges pour la faune, que les collectivités s'efforcent de protéger ou de reconstituer [98].



96



96a



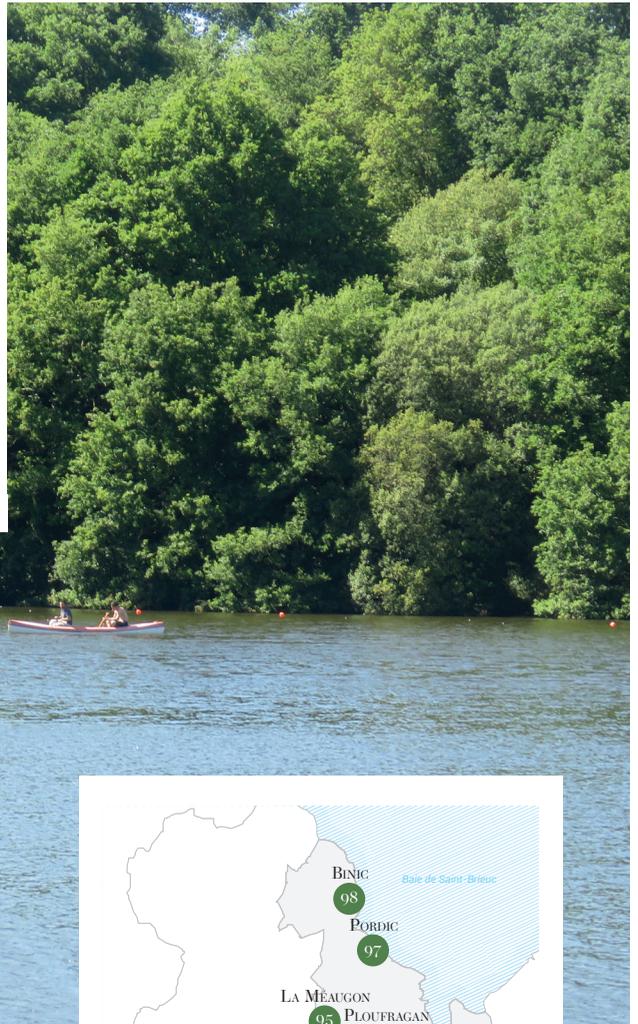
97



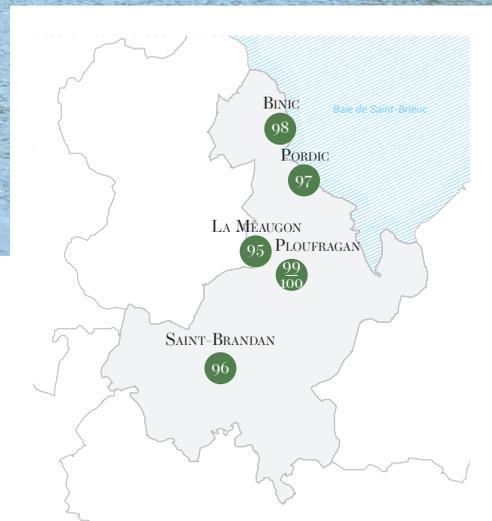
98



99

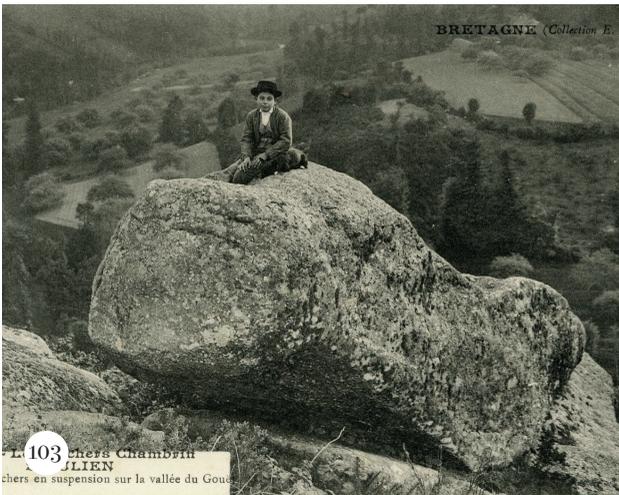


100

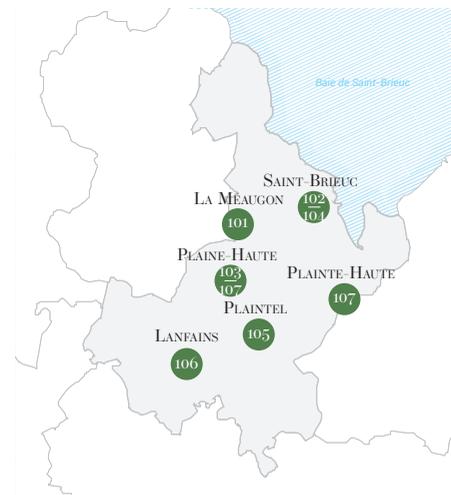


Mais cette omniprésence de l'eau est aussi un talon d'Achille redoutable : les points d'entrée étant nombreux, les masses d'eau sont particulièrement exposées aux pollutions diffuses issues de l'agriculture et de certains usages domestiques. Celles-ci menacent la biodiversité et la disponibilité de la ressource. Car nous tirons principalement notre eau des ruisseaux et de la réserve que constitue depuis 1978 le barrage de Saint-Barthélémy (Ploufragan) [99]. Son ouverture a envoyé une partie de la vallée et donné naissance à ce lac de 80 hectares prisé des pêcheurs, kayakistes et randonneurs [100].

L'enjeu de la disponibilité est d'autant plus important que le changement climatique peut se traduire, à l'avenir, par des épisodes de sécheresse plus nombreux et plus marqués. Songeons que la sécheresse de 2011 a fait ressurgir, pour la première fois, le vieux Pont Noir, englouti depuis 33 ans.



L'eau a creusé des vallées nombreuses, en partie interconnectées [101]. C'est l'un des grands traits distinctifs du territoire. Elles le vallonnent, le serpentent, et forment avec quelques autres espaces boisés la charpente naturelle du territoire. Un réservoir de biodiversité immense, qui s'invite jusqu'au cœur de la ville [102]. Pourtant, ce petit garçon de Saint-Julien vous le dirait, ces vallées étaient fort différentes au début du XX^e siècle [103]. Leurs versants étaient cultivés ou pâturés et leur boisement actuel ne date guère que des années 60 [104].





Dans ces vallées, on retrouve un grand nombre de moulins à farine [105]. Partout, du Bodéo à Saint Briec [105a]. C'est encore l'eau qui active les Fonderies du Pas (Lanfains), de 1828 à 1978. Les petites maisons ouvrières [106] et la demeure cossue du directeur rappellent cette épopée industrielle, qui employa jusqu'à 400 ouvriers. Les vallées sont alors les lieux les plus recherchés par l'industrie, car la puissance motrice des rivières sera la principale source d'énergie jusqu'au milieu du XX^e siècle.

De nos jours, ce sont surtout les randonneurs qui les fréquentent [107], attirés par les endroits les plus confidentiels ou par les célèbres chaos du Gouët [108].



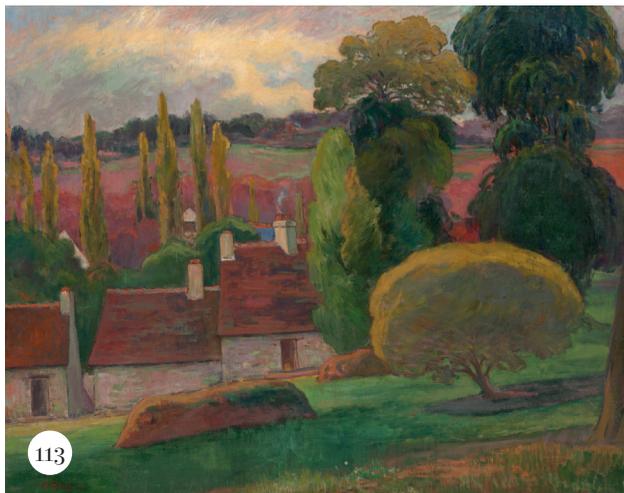






Les villes et les bourgs s'étant développés sur les plateaux, il a fallu relier ceux-ci par de nombreux viaducs. Les premiers ont accueilli le train, dès la fin du XIX^e siècle. Ils ont été construits par Harel de la Noë, avec ces briques rouges qui ont fait la renommée de l'architecte [109]. Le plus long d'entre eux, le viaduc des Pont-Neufs à Hillion, a été opportunément réaménagé en voie piétonne [110]. Il offre une vue superbe sur le Gouessant [111]. D'autres ont suivi pour la voiture. Tous enjambent les vallées [112], et conduisent bien souvent à leur tourner le dos. Le territoire semble parfois les oublier. Et avec elles tout le poids de son histoire.





La tradition de l'habitat dispersé

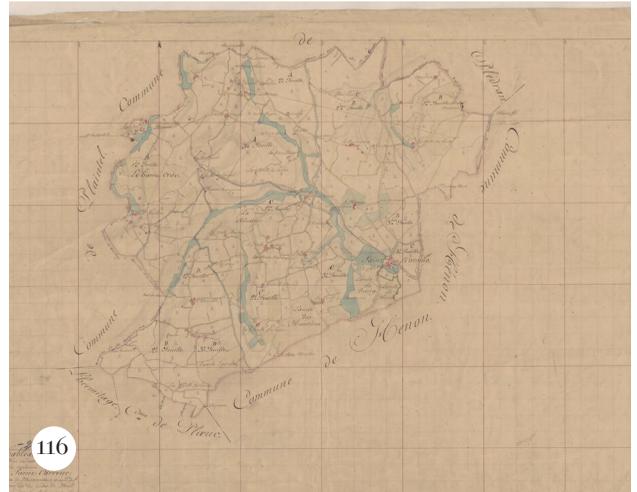
L'omniprésence de l'eau a favorisé depuis l'origine un peuplement dispersé du territoire. Comme, d'ailleurs, partout en Bretagne [113]. Ici, nul besoin de s'agglomérer, la facilité d'accès à l'eau a permis d'exploiter toute l'étendue du territoire. De bâtir sa ferme au plus près de ses terres [114].

Mais s'installer partout ne veut pas dire s'installer n'importe comment. Les anciens concevaient leur logis selon des principes et un savoir-faire très précis :

- La maison était orientée de manière à se protéger des vents. Près de la côte, les constructions étaient plus basses et plus tassées. Les logis de pêcheurs tournaient le dos à la mer. Là où les vents sont changeants, des appentis venaient couper leur souffle. Et, à l'inverse, les constructions étaient plus hautes à l'intérieur des terres, où ils sont moins virulents. Certains logis cherchaient à exposer une façade au midi, pour capter la chaleur du soleil.

D'autres à préserver l'intimité des occupants, comme les longères de Plaintel, implantées avec pignon sur rue. Un modèle que nous avons oublié...

- Les ouvertures étaient ébrasées pour diriger le soleil vers la table ou vers le foyer...
- Les murs étaient généralement constitués de deux parois indépendantes, chargées entre elles d'argile, de terre meuble, de pierres de blocage et de quelques boutisses. La construction était ainsi peu gourmande en pierres d'appareillage et particulièrement bien isolée.

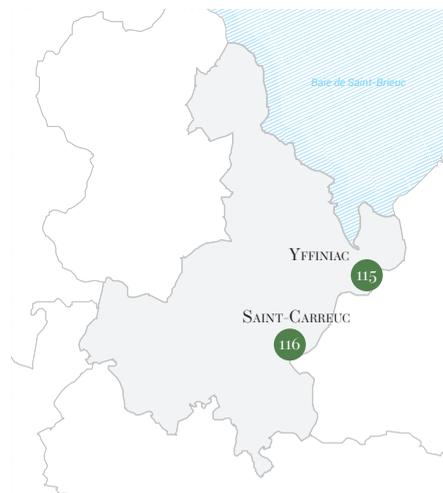


- Les matériaux étaient trouvés dans les carrières les plus proches : granite, schiste ou pisé. Ils donnent aux maisons leur diversité de couleurs. Et une identité locale que n'offrent plus les pavillons actuels. La ferme du Buchon (Yffiniac) est caractéristique : par son logis du début XIX^e et surtout par son annexe qui mélange granite, schiste et pisé. Elle servait de remise, porcherie, étable, écurie et accueillait un fournil [115].
- Rien, dans ces maisons traditionnelles, n'était laissé au hasard. Les anciens avaient le souci de la résilience. Ils ne cherchaient pas à braver la nature, mais à vivre avec elle.

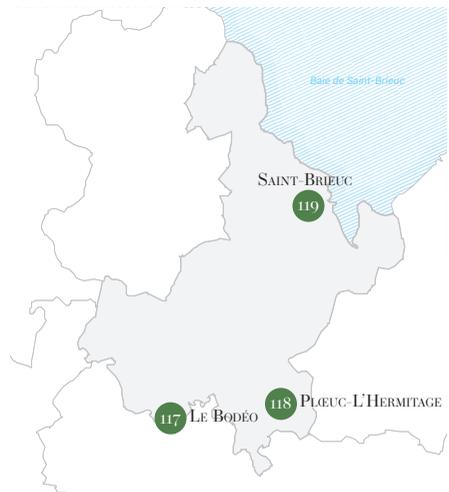
Ces fermes n'étaient pas toujours implantées de façon isolée, mais assez souvent regroupées dans de petits noyaux en dehors des bourgs, les « villages » au sens breton du mot. Chaque ménage y disposait de son logement, de dépendances propres mais aussi parfois de bâtiments partagés et groupés. Des pâtures collectives, les communs, étaient ouvertes à chacun.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, cet habitat dispersé a constitué un mode de vie pour les Bretonnes et les Bretons. Les bourgs, modestes agglomérations « engourdies dans une torpeur qu'elles ne secouent d'habitude qu'une fois par semaine, à l'heure du marché », commente Anatole Le Braz, n'accueillaient en résidence que quelques notables et commerçants.

Mais c'est ailleurs, dans cette myriade de fermes et villages, que l'essentiel de la vie se passait. Comme ici à Saint-Carreuc [116] : en 1906, 72 % des 1 186 habitants vivaient en dehors du bourg. Et pour cause : 75 % des actifs travaillaient dans l'agriculture et la plupart des autres métiers, indirectement, en dépendaient aussi. À cette époque on se déplaçait peu, moins d'un kilomètre par jour en moyenne, sur des chaussées qui n'y incitaient guère, et on produisait presque tout localement : vêtements, outils, matériaux de construction... Avec une empreinte carbone dérisoire.



| ET SI LE PAYSAGE POUVAIT PARLER ?



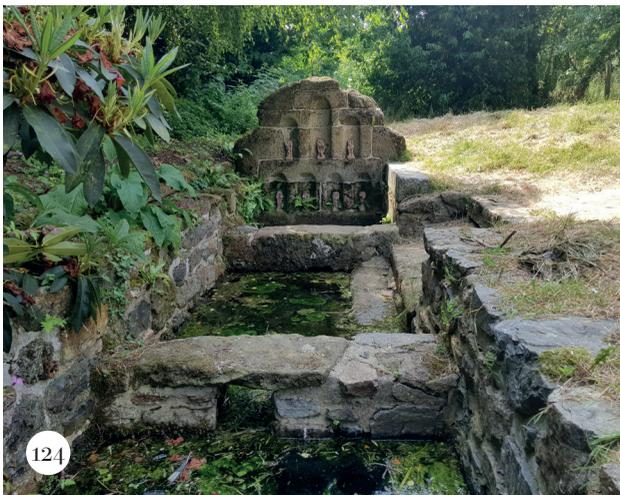


La période féodale a elle aussi contribué à cet habitat dispersé, en apportant les nombreuses résidences seigneuriales. Le manoir est alors le siège du pouvoir, mais aussi d'une exploitation agricole, et son environnement est organisé pour produire : logis du métayer, remises, étables... [117] Tandis que le château est une demeure qui doit affirmer la richesse de son occupant, au prix d'une architecture plus fine et de jardins d'agrément. Le Château de Lorge (Plœuc-L'Hermitage) en est une illustration magistrale [118]. Ces résidences étaient souvent pourvues de moulins et de colombiers [119]. La Coutume de Bretagne obligeait les paysans à les utiliser, moyennant rétribution du seigneur.



Cette dispersion des individus a fait la dispersion du patrimoine :

- Le foisonnement des croix, érigées pour affirmer le caractère chrétien des lieux : aux croisements de routes, en limites de paroisses, à l'annonce d'un pèlerinage, pour rappeler un événement ou chasser les mauvais esprits... À Kerhamon (Le Vieux-Bourg), au bord d'une route, surgit du Moyen Âge une croix pataude [120]. Quelle impression ! Et quel contraste, de voir cet ancêtre si vieux posé là, modestement, sans chercher à impressionner personne. Elle est à l'image des premières croix : monolithique, à branches pattées et porteuse parfois d'un motif celtique au centre.
- Les chapelles aussi sont nombreuses en Bretagne, où les paroisses sont vastes et nécessitaient un maillage intermédiaire pour le culte. Chaque époque nous a laissé ses édifices, avec leur diversité. La petite chapelle Saint-Just (XVII^e, Plœuc-L'Hermitage) est à l'image de nombreux édifices : de taille modeste, sans transept, et accompagnée d'une croix et d'une fontaine [121]. La chapelle du Vaudic (XV^e, Pordic) est plus imposante [122]. Elle vient traduire la richesse d'un mécène. La chapelle Notre-Dame-de-la-Garde à Saint-Quay-Portrieux (1828) se distingue quant à elle par sa forme originale en rotonde [123].



- À ces édifices s'ajoutent encore les fontaines, et leurs vertus curatives. À choisir, je vous recommande l'une d'entre elles qui est multifonctions : la fontaine des Sept-Saints en Yffiniac [124]. Vous y trouverez la solution à tous vos maux : Saint-Tugdual guérit des épidémies – fort utile en cette période de Covid – et des paralysies, Saint-Lubin soigne les animaux, Saint-Cadoc les plaies et maladies de peau, Saint-Armel la fièvre, Saint-Méen la gale et la rage, Saint-Jacut et Saint-Guénoles les yeux ! Elles sont fréquemment assorties d'un lavoir. Le lavoir lieu des bavardages, et du peu de vie sociale laissé aux femmes.

Le « jour de buée », on y joue de la musique, on y chante, on y conte des histoires [125]. Comme le racontait si bien l'inoxydable doyen d'Yffiniac, Maurice Rouxel, qui nous a quitté cet été.



126

Le patrimoine abonde dans nos paysages, parce que la population a longtemps été disséminé. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, lorsque commence une révolution silencieuse. Les premiers progrès en agronomie permettent aux fermes d'augmenter leur rendement. On produit plus avec moins de bras. Étonnant paradoxe qui va déclencher un important exode rural. Ceux qui restent vont être nombreux à s'installer dans les bourgs, qui prennent alors le visage que nous leur connaissons aujourd'hui :

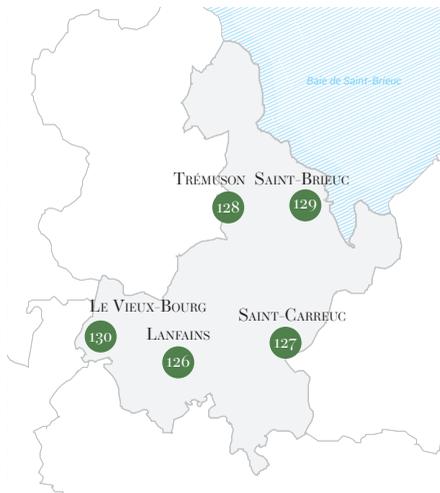
- Le noyau « traditionnel » est issu de reconstructions qui ont eu lieu dans la seconde moitié du XIX^e siècle [126]. Il obéit à une logique d'implantation différente de celles des villages : les maisons

sont mitoyennes, alignées sur rues et ménagent souvent de jolis jardins à l'arrière [127].

- À cette population nouvelle qui vient s'installer au bourg, il faut offrir parfois des églises mieux dimensionnées. Beaucoup sont alors agrandies ou totalement reconstruites, comme l'église de Trémuson, en 1872 [128].
- La République n'est pas en reste ! Depuis les lois Ferry de 1882, l'État investit dans la construction de nouvelles écoles. « Il faut que l'école attire l'enfant ; il faut qu'elle soit séduisante, agréable ; il faut qu'elle ait de belles et grandes salles bien aérées, bien ensoleillées [...]. Il faut de grandes cours, une salle de gymnase et, si c'est possible,

un jardin avec des fleurs. » Le ministre veut aussi qu'elles soient « des monuments à la gloire de la République » [129]. Souvent couplées à la mairie, elles font front à l'église [130] !

Ce paysage des bourgs évoluera peu jusqu'au milieu du XX^e siècle. De nouvelles constructions seront bien ajoutées, mais finalement peu nombreuses. Car l'insuffisance des revenus, l'usage précautionneux de l'énergie et le refus des agriculteurs de céder leurs terres ne permettent pas à l'urbanisation de se développer. Les habitants s'entassent dans des maisons suroccupées, où il n'est pas rare de trouver un ménage par pièce.







3

Un paysage bousculé

Beaucoup de ces paysages hérités du XIX^e siècle, et à peine retouchés depuis, vont connaître une véritable métamorphose au cours du XX^e siècle, et même surtout à partir des années 1950.

Ils reflètent l'entrée dans un monde nouveau marqué par :

- le développement de l'industrie, qui trouve enfin sa place en Bretagne, et d'activités tertiaires qui vont devenir hégémoniques,
- une hausse inédite des niveaux de vie et l'accès pour le plus grand nombre à la consommation de masse et au « rêve » du pavillon individuel,
- l'invention et la généralisation de l'automobile, qui va en quelques années redessiner la répartition des habitants et des entreprises,
- la généralisation de l'emploi féminin, qui accélère les rythmes de vie, change les manières de consommer,
- de façon générale, par un tempérament nouveau, par la recherche du « progrès » entendu comme la conviction que l'on peut dominer la nature et l'incliner devant les modes de vie choisis.



L'expansion de Saint-Brieuc

La première grande transformation va concerner Saint-Brieuc. Au croisement des grands axes ferroviaires, routiers et du port du Légué, et au cœur d'un bassin où la main-d'œuvre est abondante, Saint-Brieuc présentait, dès le début du XX^e siècle, tous les atouts pour participer à l'effervescence industrielle. Au milieu des années 60, ses entreprises sont en pleine croissance, et emploient 5 000 ouvriers :

Quelques secteurs sont emblématiques :

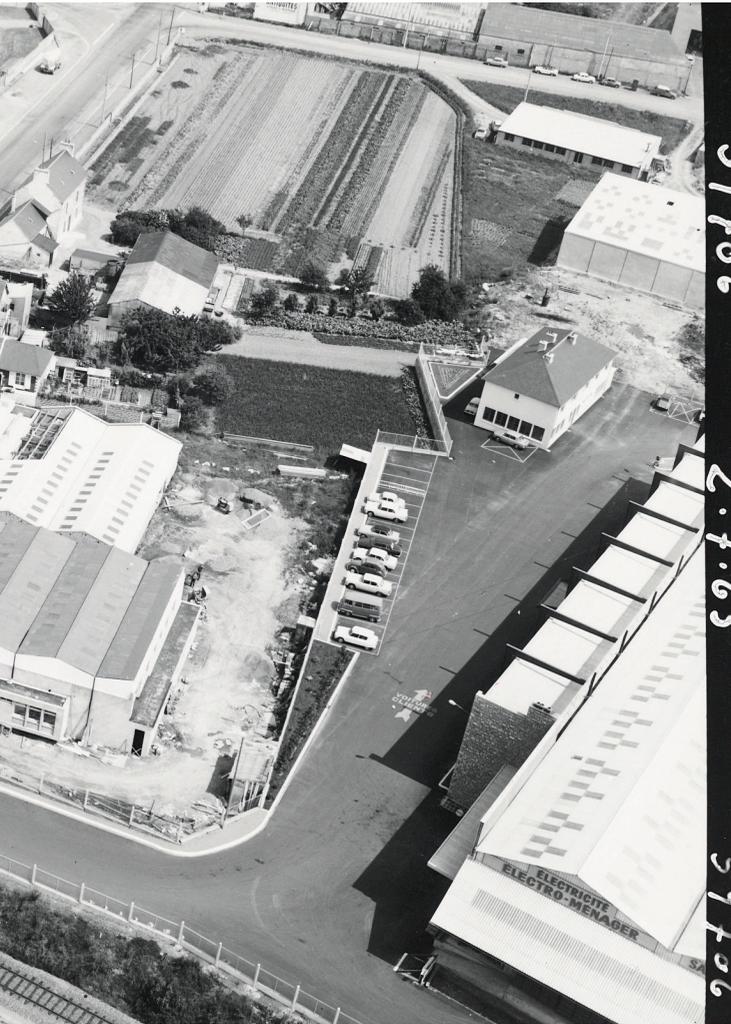
- la métallurgie, avec notamment les Usines et Aciéries Sambre et Meuse [131] ;



- la fabrication des chauffe-eaux avec les établissements Chaffoteaux et Maury, qui quittent le Légué pour une usine moderne [132] ;
- la brosserie, l'habillement, la construction, les produits alimentaires, avec la Coopérative Laitière Briochine qui s'établit en 1962 dans son usine ultra-moderne des Châtelets, à Ploufragan, etc.

Les outils de travail prennent des proportions importantes. Ils sont regardés avec fierté dans une Bretagne si longtemps ricanée pour son archaïsme.

Comme ailleurs en Bretagne, les villes concentrent les nouvelles usines et attirent les jeunes ruraux. Sur la ville ancienne, marquée par ses maisons bourgeoises, ses boulevards et ses parcs, se greffent de nouveaux quartiers :



- Robien et Les Villages sont aménagés pour accompagner cette croissance industrielle : il faut loger les ouvriers de l'usine des Forges et Laminoirs ainsi que des cheminots (Perrot, 1998) [133]. Craignant de perdre la main sur ce monde ouvrier naissant, l'Évêché y fait construire des églises : Saint-Anne-de-Robien en 1911 et le Sacré-Cœur-des-Villages en 1912 [134].





- À l'autre bout de la ville, l'Office d'habitations à bon marché – on ne parlait pas encore de HLM – livre 300 logements à Ginglin, dès 1931, qui reprennent le style néo-normand [135]. Le but avoué est d'offrir à chaque famille une maison confortable et dotée d'un petit jardin. Et le projet est si bien réussi que beaucoup de familles qui ont goûté au quartier achetèrent leur maison dès que cela leur fut proposé, dans les années 70, comme René et Augustine Cam.



- Après-guerre, le développement industriel reprend à toute allure. Et les nouveaux arrivants à loger sont plus nombreux encore. Alors on crée de nouveaux quartiers pavillonnaires, où parfois les ménages construisent eux-mêmes leur maison [136], comme la famille Le Guen qui va y consacrer soirées et week-ends entre 1950 et 1955, avec quelques Castors. « Des illuminés » disait-on à l'époque.



- Tous les logements ne sont pas encore pourvus du confort moderne. Alors la Ville propose dans les quartiers des bains-douches municipaux, comme ceux de la rue de l'Abbé-Garnier [137]. Elle perfectionne ses lavoirs en les rendant plus confortables [138]. Mais les habituées des lieux grondent un peu : ce qui est gagné en confort est perdu en convivialité !



| ET SI LE PAYSAGE POUVAIT PARLER ?





- Puis le choix se porte sur des ensembles imposants, mieux à même de répondre à l'énorme demande. Les tours et immeubles de Balzac (1964), où M. Dyda, qui avait quitté depuis dix ans son Maroc natal, sa femme, ses enfants, pour venir travailler dans les chemins de fer, parvient enfin à les installer près de lui (1979) [139]. La Tour d'Armor (1965), magistral amer urbain [140]. Le quartier de l'Europe en 1969... [141]. Le « Plateau », qu'un nouveau viaduc dessert dès 1962, se couvre de constructions, assises sur les rebords des vallées [142]. L'urbanisation rejoint le petit village de Cesson, qu'elle enveloppe de pavillons, et poursuit sa course jusqu'à la plage du

Valais, symbole avec ses cabanons de plage de cette civilisation ouvrière qui a transformé la ville [143].

Dans ces années d'après-guerre, la municipalité n'est jamais loin : elle fait, elle fait faire, ou elle aide à faire. Mais dans tous les cas, elle choisit le programme (les types de logements, en veillant à ce que toutes les classes sociales trouvent leur place), et la composition (les paysages architecturaux créés, la qualité de l'espace public).



La périurbanisation

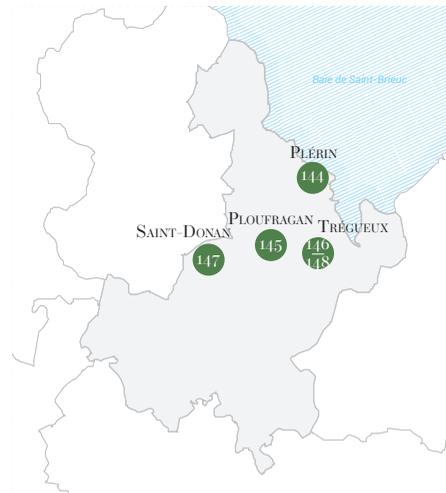
Bientôt, le développement de la ville va se faire... en dehors de ses limites. On parle de périurbanisation. Des habitants, qui travaillent pour la plupart à Saint-Brieuc, vont résider à l'extérieur :

- Plérin est la première commune concernée. En 1955 sont livrées 18 premières maisons, en bande, rue Fleury [144]. Et d'autres suivent, comme à Languieux, Yffiniac, Trégueux et Ploufragan, qui rejoignent le mouvement dans les années 70. Toutes ne choisissent pas le même modèle : Ploufragan privilégie au début les immeubles [145], Trégueux organise ses lotissements en



pétales depuis le bourg [146], les autres créent des lotissements avec maisons en milieu de parcelle là où le foncier veut bien se libérer.

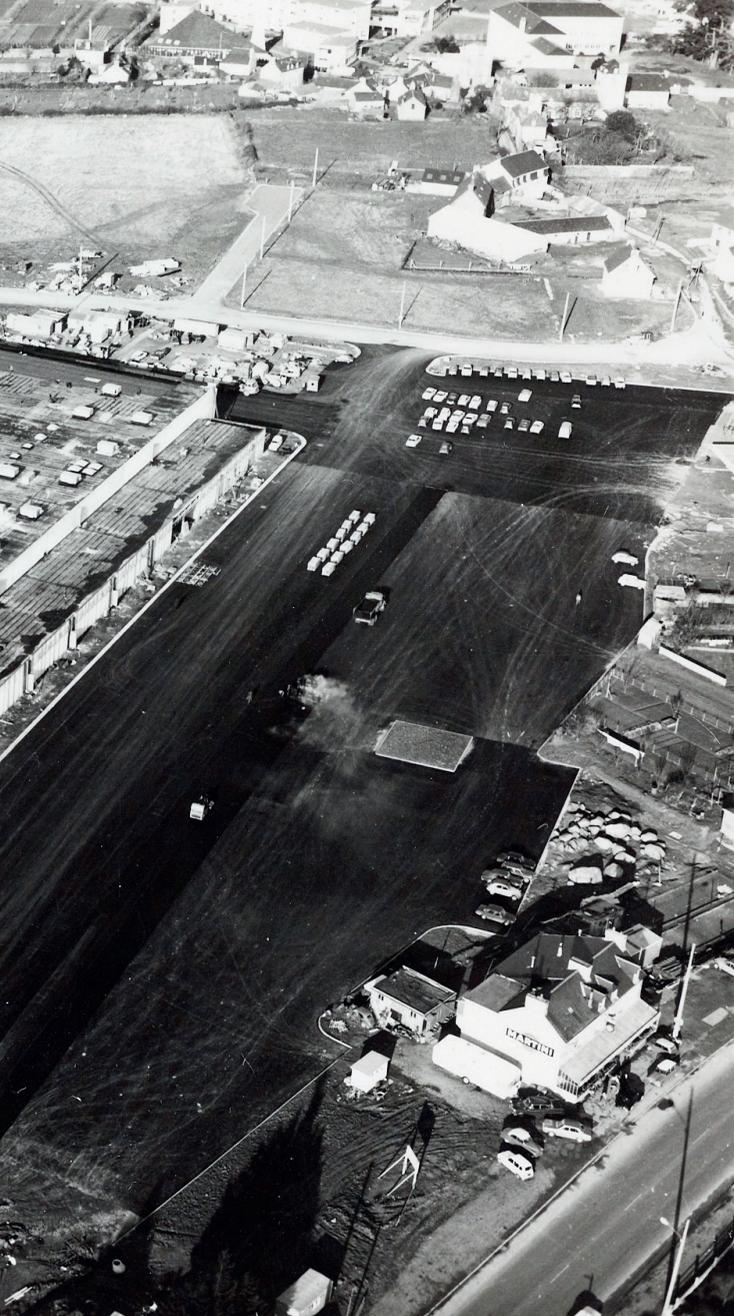
- Et l'on voit le phénomène gagner peu à peu la deuxième couronne et le littoral du Goëlo. Une frénésie s'installe : il faut attirer coûte que coûte de jeunes ménages, ne serait-ce que pour conforter son école.
- Les nouvelles constructions prennent parfois place auprès de petits villages traditionnels ou le long des routes, au risque de miter les paysages et parfois de créer des conflits d'usage avec le monde agricole [147]. Mais c'est surtout la forme du lotissement pavillonnaire qui devient hégémonique, et qui n'est pas sans poser problèmes. Les lotissements concentrent les ménages jeunes, issus des classes moyennes, contribuant à fragiliser la mixité sociale et générationnelle à l'échelle du territoire. État et constructeurs y favorisent longtemps une forme architecturale unique et faussement traditionnelle : la maison néo-bretonne, qui contribue à banaliser les paysages (Le Couédic, 2004) [148]. Du Finistère à la Loire-Atlantique, on fait partout pareil. Et on le fait en consommant des quantités de terres agricoles extravagantes. En éloignant toujours plus les lieux de travail et de résidence, on laisse les émissions de gaz carbonés exploser.



Pour accompagner la périurbanisation, le réseau routier est considérablement étendu, et l'on voit se généraliser des magasins d'un genre nouveau, capables de pourvoir aux besoins de cette population en expansion, et de vendre tout en un temps record à des ménagères pressées, parce que désormais nombreuses à occuper un emploi. Le premier avait surgi aux Villages en 1970 [149]. « Une révolution commerciale » annonce la presse. Les célébrités s'étaient succédées, à l'époque, pour le faire connaître. La même année, deux autres magasins de ce type avaient ouvert à Langueux, avant que le ministre du Commerce et de l'artisanat ne bloque la création d'un Mammouth à Plérin, face au désarroi naissant des commerçants traditionnels. Vous connaissez la suite. Ces habitants déplacés consommeront désormais dans des zones commerciales ad hoc, affaiblissant la vie sociale des centres-villes et des bourgs, et contribuant à leur tour à la banalisation des paysages.

Le développement de l'industrie et de l'artisanat privilégie aussi les zones d'activités [150]. Celles du sud-est de Saint-Brieuc et du Châtelet sont aménagées dans les années 1960, avant qu'une dizaine d'autres ne surgissent. Des transformations économiques, le territoire en avait connu beaucoup, mais aucune auparavant n'avait consommé autant d'espace et d'énergie. Sans doute le territoire ne pourrait-il pas s'offrir une seconde transformation de cette ampleur.





ET SI LE PAYSAGE POUVAIT PARLER ? I

Et c'est bien là tout le problème qui nous rattrape aujourd'hui : ce modèle d'aménagement né dans les années 60 – cet art de vivre même – ne tient plus dans les limites de ce que l'environnement peut nous donner. Si toute l'humanité vivait ainsi, nous aurions besoin des ressources de trois planètes ! Il faut donc inventer autre chose. Des pratiques plus sobres. Qui recyclent les espaces déjà urbanisés pour préserver les autres. Des pratiques qui répondent au vieillissement de la population, qui va profondément marquer les prochaines années. Des pratiques qui répondent aux goûts des jeunes ménages.





151

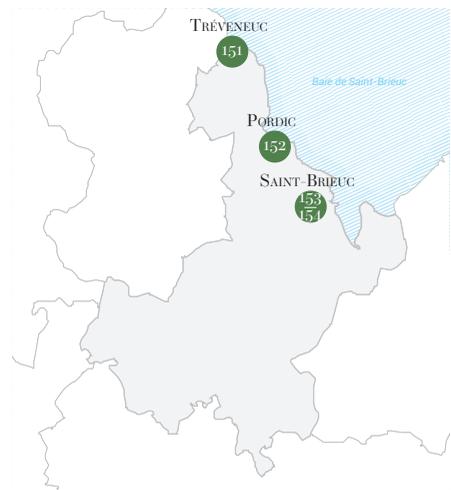
Quelques idées pour demain !

Ces grands changements à opérer peuvent faire peur. Mais il y a déjà beaucoup de choses qui vont dans le sens souhaitable et qui peuvent nous inspirer ! C'est le cas de ces opérations réalisées en cœur de bourg :

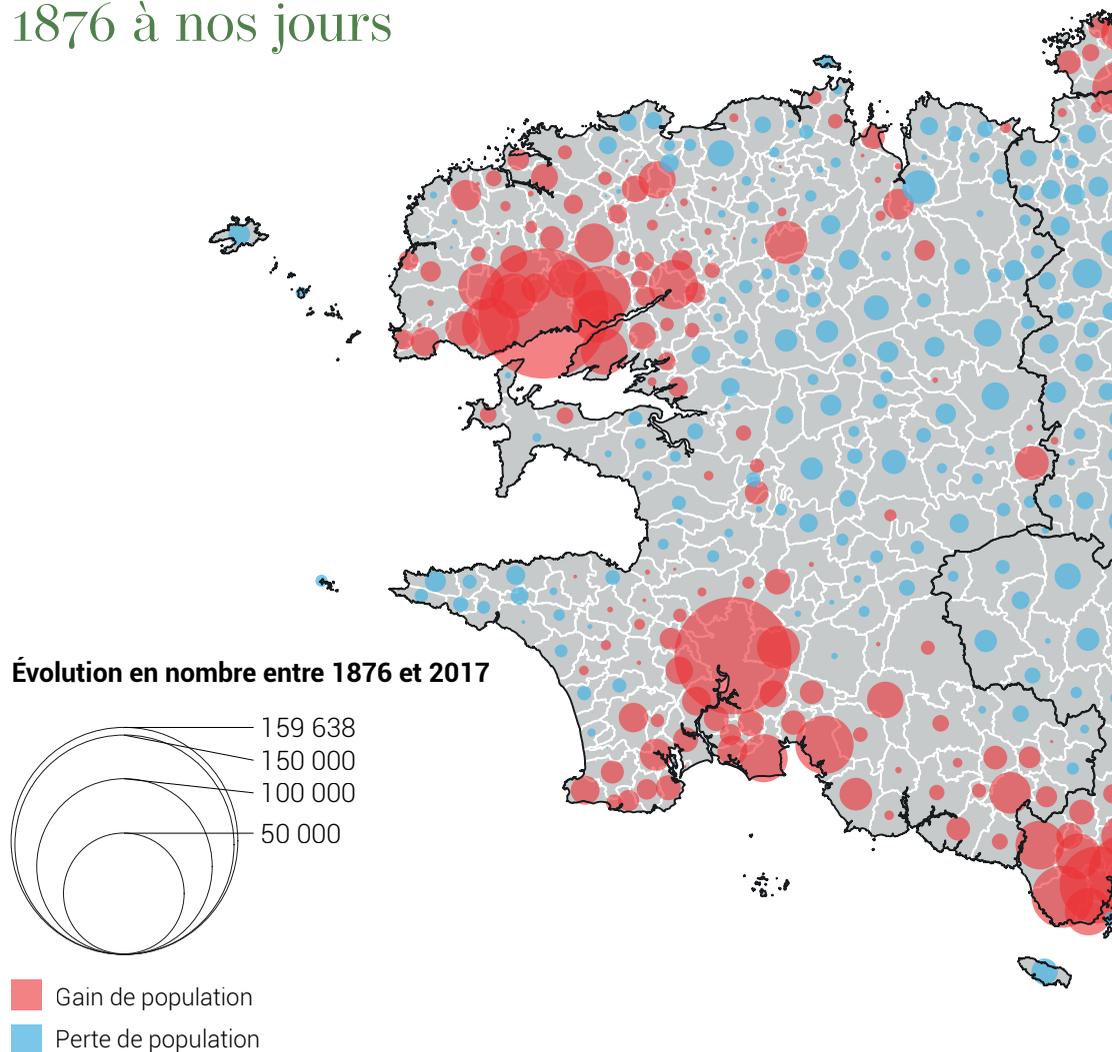
- À Tréveneuc où cet ensemble associe appartements et petits commerces, tout en structurant le paysage bâti [151]. Désormais c'est de cela dont on a besoin. Des milliers de personnes, issues de la génération des boomers, entrent dans une période de leur vie qu'ils envisagent de passer au plus près des services du quotidien, et dans des logements moins lourds à entretenir. Ils libèreront
- l'essentiel de leurs maisons, que l'on estime assez nombreuses pour couvrir les besoins des familles pendant plusieurs décennies. Et pour cause : en un demi-siècle, on en a construit plus que pendant le millénaire précédent...
- À Pordic, cet immeuble parvient avec la même harmonie à structurer la rue. Il propose des appartements au plus près des commerces. Et derrière lui, ce sont de petites maisons collées qui redoublent cette offre de proximité, et qui séduisent aussi les jeunes ménages [152].

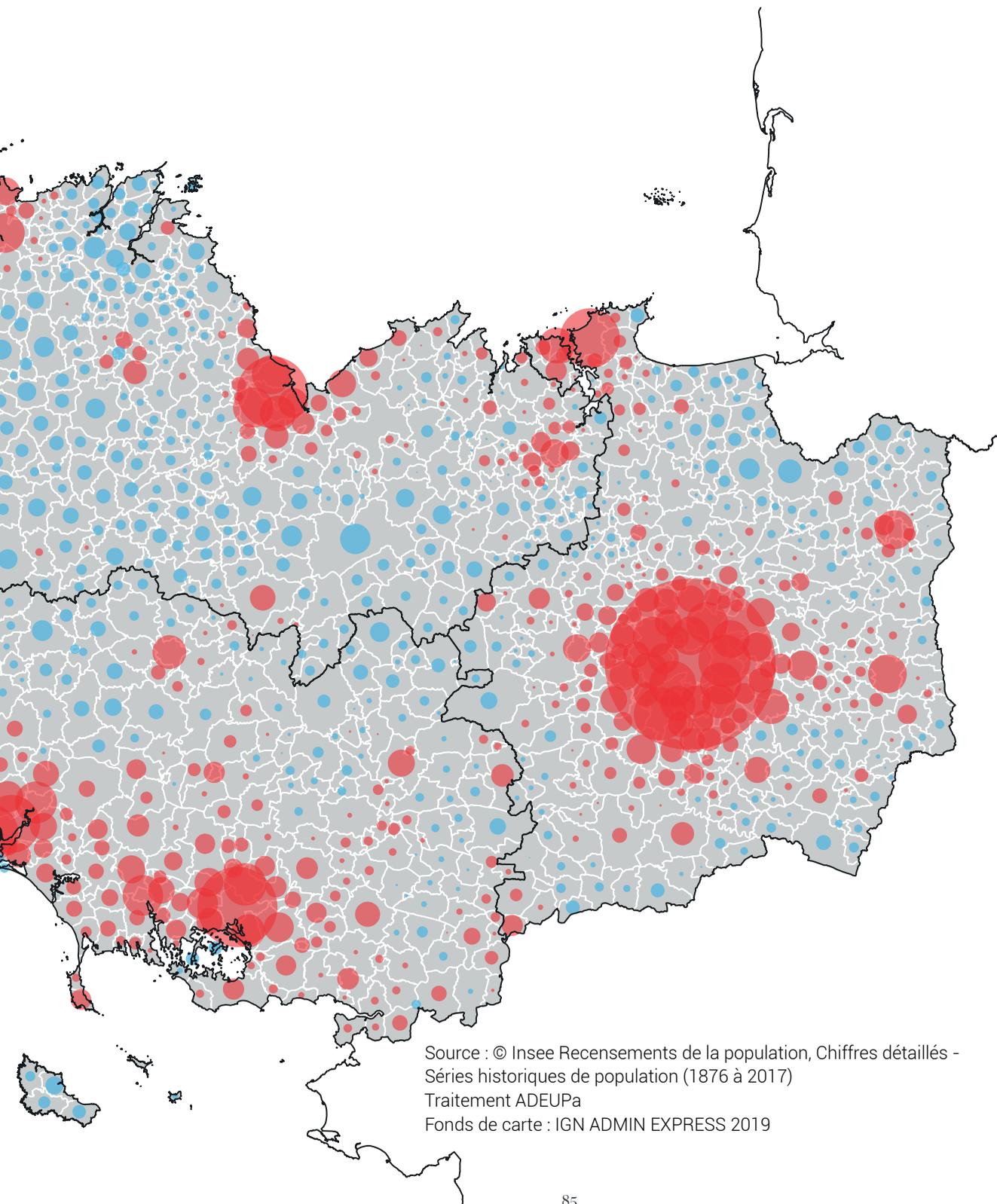


- À Saint-Brieuc, il y avait ici un ancien garage auto, remplacé par une dizaine de logements [153].
- Ici, ce sont les anciens abattoirs municipaux qui ont été mis à profit pour développer des logements. Et l'on préserve – en plus – un patrimoine témoin de la vie d'antan [154].



L'évolution de la population de 1876 à nos jours





Source : © Insee Recensements de la population, Chiffres détaillés -
Séries historiques de population (1876 à 2017)
Traitement ADEUPa
Fonds de carte : IGN ADMIN EXPRESS 2019

Conclusion

Un paysage qui raconte votre histoire

Ces paysages que nous venons de visiter ensemble racontent l'histoire du territoire et illustrent les basculements qu'a connus la Bretagne depuis un siècle et demi. Pour lui donner son visage actuel.

Un basculement des campagnes vers les villes

La première phase de modernisation agricole (mi XIX^e-début XX^e) avait permis de sortir le monde paysan de la misère, tout en faisant chuter les besoins de main-d'œuvre. Étonnant paradoxe qui conduisit des milliers de jeunes ruraux à l'exode. De 1900 à 1950, la population urbaine a commencé à augmenter, tandis que celle des campagnes s'effondrait. Le phénomène s'est accéléré après-guerre et s'est poursuivi jusqu'à nos jours. À partir de 1961, le nombre d'urbains a dépassé le nombre de ruraux en Bretagne. Comme nous l'avons vu, Saint-Brieuc a été l'une de ces villes bretonnes en plein essor, par son industrie, par ses services, avant que ce développement urbain ne prenne la forme de la périurbanisation.

Un basculement de l'intérieur vers le littoral

Le littoral a toujours bénéficié d'une population plus importante, grâce à ses atouts agronomiques : des sols fertilisés par les limons anciens et par les amendements marins, des températures plus douces, des orages et des jours de gel plus rares. Cette agriculture peuplée a de surcroît longtemps été redoublée par les emplois issus de la pêche et du commerce maritime. Mais l'écart va se creuser davantage à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle et l'engouement pour le bain de mer. Nous l'avons vu avec Saint-Quay-Portrieux, Étables et les Rosaires. L'attrait a ensuite sans cesse grandi, et la proximité de la mer constitue aujourd'hui un art de vivre très recherché.

Un basculement du nord vers le sud

Le littoral découpé du nord de la Bretagne et l'importance des échanges avec la Grande-Bretagne et la Hanse ont longtemps fait la prospérité de ses petits ports, dont ceux de Binic, de Portrieux et du Légué. Mais en

l'espace d'un siècle et demi, cette économie dynamique a subi coup sur coup les décisions protectionnistes et militaires de Colbert et de Napoléon, pénalisant grandement les ports qui en vivaient. C'est sur la côte sud que se développera désormais la pêche, mais aussi la conchyliculture et le tourisme. Sur la côte du Goëlo, les petits ports vont lentement décliner, jusqu'à la création du port moderne de Saint-Quay-Portrieux, le seul qui soit armé pour rivaliser avec les concurrents du sud.

Un basculement de l'ouest vers l'est

En tournant le dos à la mer pour privilégier les déplacements terrestres (chemins de fer, routes), les politiques d'aménagement de l'État ont favorisé la « haute » Bretagne, appelée ainsi en référence à sa proximité à Paris. De la même façon, la déconcentration industrielle conduite entre les années 50 et 70, puis le développement des fonctions de décisions ont davantage profité à Rennes. Signe de ce déséquilibre croissant : l'aire urbaine de Rennes, de plus en plus vaste, dépasse nettement celle de Brest, autrefois plus importante. Au milieu de ce basculement, l'aire urbaine de Saint-Brieuc connaît une croissance modérée et régulière. Elle se situe au pivot de deux espaces aux trajectoires distinctes.

Un basculement des espaces de ressources énergétiques et minières vers les plaines

Jusqu'au début du XX^e siècle, les espaces qui permettaient de produire minerais et énergie accueillait des activités industrielles peuplantes. C'était le cas, nous l'avons vu, du bois de la forêt de Lorge, des mines de La Harmoye et de Trémuson. C'était aussi le cas des nombreux moulins, des minoteries, des tanneries et activités textile du pays de Quintin, des fonderies de Lanfains... qui exploitaient la force de l'eau dans les vallées. Jusqu'à s'éteindre inexorablement. Remplacées par de nouvelles logiques qui font de nos jours la part belle aux plateaux, plus favorables aux grandes infrastructures ferroviaires et routières. Dans cette nouvelle logique, c'est Saint-Brieuc, désormais à 2h10 de Paris par le train, qui constitue un atout.

Demain, ces paysages évolueront encore. Ce sont d'autres changements qu'ils illustreront : de nouvelles manières de construire, d'aménager, de se déplacer, que vous aurez choisies pour relever les grands défis nationaux : la fin de l'artificialisation des sols, du gaspillage des ressources (économie circulaire) et la neutralité carbone.

Mais quels que soient ces changements, surtout, il ne faudra pas les subir. Le paysage ne mérite pas cela. Il a besoin de collectivités locales et d'habitants impliqués. Qui mettent dans chaque projet tout le soin nécessaire. On a le paysage qu'on mérite !

Bibliographie

BERT Paul, « Discours prononcé lors de la distribution des prix aux écoles communales de garçons de la ville d'Auxerre », *La Constitution*, 21 août 1880.

BLANCHARD Erwan, *Du Bois-Boissel à la Ville-Jouha, l'Ouest de Saint-Brieuc au fil du XX^e siècle ou la mémoire d'un quartier*, Imprimerie Jacq, Saint Brieuc, 2000.

BOUSQUET-BRESSOLIER Catherine, BONNOT-COURTOIS Chantal, « Géomorphologie et vulnérabilité des rivages de la baie de Saint-Brieuc », *Norois*, n°179, Juillet-Septembre 1998.

BROUARD Noël, DUTERNE Servane et LOZAC'H Alain, *Grandeurs et splendeurs des mines d'argent en Bretagne*, Goater, 2017.

CANÉVET Corentin, « Les ruptures socio-économiques », *Histoire de la Bretagne et des pays celtiques*, tome 5. La Bretagne au XX^e siècle, Skol Vreizh, Morlaix, 1983.

CELIB, *Projet de programme d'action pour la Bretagne*, 1956.

CROIX Alain, GUIDET Thierry, GUILLAUME Gwénaél et GUYVARC'H Didier, *Histoire populaire de la Bretagne*, Presses universitaires de Rennes, 2019.

DE BEAULIEU François et POUËDRAS Lucien, *La mémoire des landes de Bretagne*, Skol Vreizh, 2014.

DE BEAULIEU François, *Vacances en Bretagne 1815-1965*, Skol Vreizh, 2017.

DE KORT Fons, *Les maisons de Bretagne*, Tiez Breiz, Éditions Eyrolles, 1996.

DE RANCOURT Éric, *Le port du Légué. Histoire d'une renaissance*, Éditions Ouest-France, 2020.

DENIS Michel, MONNIER Jean-Jacques, GESLIN Claude, GOURLAY Patrick et LE COADIC Ronan, *Histoire d'un siècle. Bretagne 1901-2000. L'émancipation d'un monde*, Skol Vreizh, 2010.

DUVAL Michel, « Autour de la forêt paysanne : chênaies en Bretagne d'hier et d'aujourd'hui » in *La Forêt : perceptions et représentations*, L'Harmattan, 1997.

FLATRÈS Pierre, « Quelques points de géographie des bourgs bas-bretons », *Norois*, n°26, avril-juin 1960.

FLATRÈS Pierre, « Typologie morphologique des habitats des marins-pêcheurs en Bretagne », *Mémoires de la SHAB*, tome LXIV, 1987.

FLATRÈS Pierre, « Pour une délimitation de l'Europe atlantique », in *Paysages et sociétés, Péninsule ibérique, France, Régions atlantiques*, Centre de géographie humaine et sociale, Université de Poitiers, 1990.

GENDRY Mickaël, BÉCHEC Vincent et ONFRAY Claude-Guy, *Les rues de Quintin : Leur nom, leur histoire*, coll. Rues de Bretagne, Stéphane Batigne Éditeur, Questembert, 2021.

HARISMENDY Patrick, « Du caillou au bitume, le passage à la "route moderne" (1900-1936) », in *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, Tome 106, n° 3, 1999.

ΛAMOUR Alain, *Saint-Brieuc 1900-1950*, Nouvelles Éditions Sutton, 2014.

LE BRAZ Anatole, *La Bretagne à travers l'histoire*, 1925. [Réédition Éditions des Équateurs, 2009]

LE COUÉDIC Daniel, *Les architectes et l'idée bretonne*, Presses universitaires de Rennes, 1995.

LE COUÉDIC Daniel, *La maison ou l'identité galvaudée*, Presses universitaires de Rennes, 2004.

LE COUÉDIC Daniel et BONNET Philippe, *Architectures en Bretagne au XX^e siècle*, Palantines, 2011.

LE DU-BLAYO Laurence, *Le paysage en Bretagne : Enjeux et défis*, Palantines, 2007.

LE LANNOU Maurice, *La Bretagne et les Bretons*, Presses universitaires de France, 1978.

MARGUERIE Dominique, « Des millénaires d'interaction entre le milieu et les agriculteurs de l'ouest de la France », in *Histoires et chronologies de de l'agriculture française*, Ellipse, 2004.

OGÉE Jean-Baptiste, *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, Deniel, 1853.

OLLIVRO Jean, *Bretagne : 150 ans d'évolution démographique*, Presses universitaires de Rennes, 2005.

PERROT Mickaël, *Les Forges et laminoirs de Bretagne (1908-1994) : histoire d'une entreprise sidérurgique briochine, XIX^e siècle en mémoires*, mémoire de maîtrise en Histoire, Université de Rennes 2, 1998.

PINOT Jean-Pierre, « La constitution des bourgs en Basse-Bretagne », in *Kreiz 11, Études sur la Bretagne et les pays celtiques*, Brest, 1999.

STURBOIS Anthony, « Le pré-salé de l'anse d'Yffiniac : historique, dynamique et conservation », *Penn ar Bed*, n° 234, 2019.

THOMAS François, *Le littoral de la baie de Saint-Brieuc il y a 100 ans*, Patrimoines Médias, 2011.

TOSCER Catherine et RIOULT Jean-Jacques (dir.), *Architecture rurale en Bretagne*, Éditions Lieux-dits, 2014.

VALLAUX Camille, *La Basse Bretagne : Étude de géographie humaine*, Slatkine, 1980.
[Première édition 1905]

VIEILLARD Sylvie, *Nos paysages sont formidables*, Éditions Buissonnières, 2016.

Crédits photographiques

Couverture : Photo de LES PIEDS DANS LE VIDE, licence Creative Commons

3. Photo de Morgane OISEL (Saint-Brieuc Armor Agglomération)
7. Carte postale ancienne, Archives départementales des Côtes d'Armor
11. Photo de BESENBINDER, licence Creative Commons
- 16a, 16b, 16c Illustrations du Journal d'agriculture pratique, Domaine public.
17. Photo de Claude ÉTESSE (Saint-Brieuc Armor Agglomération)
18. Photo de Claude ÉTESSE (Saint-Brieuc Armor Agglomération)
21. Photo de Jean-Michel GOBET, licence Creative Commons
- 21a Photo de Marina GASNIER (Région Bretagne, Service de l'Inventaire culturel)
- 21b Photo de l'association Lin & Chanvre de Bretagne.
25. Photo ancienne, Archives départementales des Côtes d'Armor
31. Photo de BRIEG, licence Creative Commons
45. Cadastre ancien de Plaintel, Archives départementales des Côtes d'Armor
- 45a Carte postale ancienne, Archives départementales des Côtes d'Armor
49. Carte postale ancienne, Archives départementales des Côtes d'Armor
50. Carte postale ancienne, Archives départementales des Côtes d'Armor
51. Photo ancienne, Archives municipales de Saint-Brieuc
54. Carte postale ancienne, Archives départementales des Côtes d'Armor
66. Photo de COLSU, licence Creative Commons
67. Photo de LATRUF, licence Creative Commons
68. Photo de COLSU, licence Creative Commons
70. Photo de LES PIEDS DANS LE VIDE, licence Creative Commons
71. Photo de LATRUF, licence Creative Commons
76. Photo de LES PIEDS DANS LE VIDE, licence Creative Commons
79. Tableau de Eugène-Louis BOUDIN, Fitzwilliam Museum, domaine public.
80. Carte postale ancienne, Archives départementales des Côtes d'Armor
81. Carte postale ancienne, Archives départementales des Côtes d'Armor
84. Photo d'Antoine TILLY, licence Creative Commons
85. Carte postale ancienne, Archives départementales des Côtes d'Armor
88. Carte postale ancienne, Archives départementales des Côtes d'Armor
- 92c. Photo de Guy PRIGENT (Région Bretagne, Service de l'Inventaire culturel)
95. Photo d'Antoine TILLY, licence Creative Commons
- 96a Photo d'Hélène RIVAL, licence Creative Commons
99. Photo de KEV22, licence Creative Commons
101. Photo de KEV22, licence Creative Commons
103. Carte postale ancienne, Archives départementales des Côtes d'Armor
104. Carte postale ancienne, Archives départementales des Côtes d'Armor
- 105a Photo de Marina GASNIER (Région Bretagne, Service de l'Inventaire culturel)
108. Photo de ARNET, licence Creative Commons
109. Photo de KEV22, licence Creative Commons
113. Tableau de Paul GAUGUIN, Metropolitan Museum of Art, New-York, licence Creative Commons
114. Photo ancienne de Philippe TASSIER, domaine public

- 116. Cadastre ancien de Saint-Carreuc, Archives départementales des Côtes d'Armor
- 118. Photo de HACE76, licence Creative Commons
- 128. Photo de KEV22, licence Creative Commons
- 132. Photo ancienne, Musée de Bretagne, licence Creative Commons
- 133. Photo ancienne, Musée de Bretagne, licence Creative Commons
- 142. Photo ancienne, Musée de Bretagne, licence Creative Commons
- 150. Photo ancienne, Musée de Bretagne, licence Creative Commons

ET SI LE PAYSAGE POUVAIT PARLER ?
UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'AMÉNAGEMENT
DE SAINT-BRIEUC ARMOR AGGLOMÉRATION

Direction de la publication
Yves Cléach

Rédacteur
Laurent Le Corvoisier

Maquette et mise en page
Timothée Douy

Contact
laurent.le-corvoisier@adeupa-brest.fr

Tirage
340 exemplaires

Dépôt légal
Deuxième trimestre 2022

Référence
22-079



FLASHEZ MOI POUR DÉVOUVRIR
CETTE CONFÉRENCE SOUS
FORMAT VIDÉO



AGENCE D'URBANISME DE BREST • BRETAGNE
18 rue Jean Jaurès - 29200 BREST
Tél. 02 98 33 51 71

www.adeupa-brest.fr



LICENCE OUVERTE
OPEN LICENCE